

# I

De sexe masculin, prussien, hussard et congelé.

Tel fut le premier corps que je découvris en creusant le sol gelé pour y ensevelir mon épouse ; et si j'écris *mon épouse*, c'est parce que je n'ai jamais su son véritable prénom, j'y reviendrai un peu plus tard.

Celui qui trouve un corps enseveli dans son champ, sur son propre terrain, suppose que ce ne doit pas être le seul. En quelque sorte, celui qui tombe sur un cadavre craint ou s'imagine que d'autres corps se tiennent peut-être là immobiles, qui attendent leur tour. Après le premier mort, on ne regarde plus du tout les terres d'une région de la même façon, elles ne ressemblent plus vraiment à de riants paysages, mais plutôt à des cimetières.

C'est avec la découverte du corps du premier soldat que l'histoire a commencé, mais on ne comprendra pas bien ce que je désire narrer ici, si je ne reviens pas quelques heures plus tôt à l'entrevue poignante que j'eus avec Altmayer, le bourgmestre. Ou peut-être devrais-je remonter plus loin et remémorer les tristes journées que je vécus à Mayence ? Je prie mon éventuel lecteur de pardonner mes hésitations dans le récit, car ces souvenirs constituent le premier long texte que je me suis proposé d'écrire, et le passé est si large, si long et si profond que choisir l'une de ses parties comme point de

départ constitue, d'une certaine manière, une imposture. Rien ne commence jamais à un instant précis. Notre vie ne débute jamais exactement à la naissance.

Oui, je répéterai en détail la conversation tendue que j'eus avec Altmayer le jour de mon installation dans l'Oderbruch, peu de temps après avoir vu le fleuve Oder et ses splendides reflets argentés glisser sans hâte vers le nord. Je dois rapporter la conversation que j'eus avec cet échevin, au cours de laquelle je commençai à entrevoir les complexités de ces journées de la troisième décennie du siècle où j'arrivai ici, dates dont je ne peux me souvenir avec une très grande précision parce que mon épouse et moi vivions beaucoup trop dans le présent et que, pour nous, tous les jours étaient semblables, heureusement identiques, identiquement heureux, jusqu'à ce qu'elle mourût, car ils furent ensuite malheureusement indifférents, indifféremment malheureux depuis le sombre jour où je la perdis à Mayence ou Mainz, comme on appelle ici cette funeste ville où ma bien-aimée disparut à jamais.

Je dirai tout, n'en doutez pas, mais je vous prie d'être patients, car, avant d'amorcer mon récit, vous me permettrez encore de rappeler la stupéfaction qui fut la mienne à l'instant où, sur les quelques arpents de mon terrain flambant neuf, face au fleuve à portée de fusil qui coulait sans remords, je tombai en creusant sur le visage glacé et surpris de ce Prussien, encore jeune, presque un enfant, dont la casaque était ornée d'un bouton de plus à hauteur du cœur, festonné de sang. Imaginez donc ma surprise, égale à celle qu'il affichait, quand je me trouvai face à face avec lui, tandis que ses yeux grands ouverts se reflétaient dans les miens, après avoir creusé ce sol dur pour offrir six pieds de terre

prussienne à ma si belle femme, en premier et ultime cadeau de mariage. Qui m'eût dit que sa dot macabre consisterait en des charretées de mélancolie, dont je pourrais disposer librement durant toutes ces années jusqu'à aujourd'hui même, où j'ai décidé de commencer à rédiger ces mémoires, afin d'y mettre un peu d'ordre. C'est pour cette raison que je dois exhumer tous ces souvenirs, au cas où quelqu'un les jugerait utiles, peut-être un historien comme mon fidèle Jakob Moltke, d'abord mon cher professeur, puis mon ami, à qui je dois tant et je voudrais dédier cet écrit, pour des raisons que l'on comprendra très vite. Voilà que je me suis à nouveau égaré, mais je veux exposer à l'improbable lecteur de ces feuilles la perplexité que moi, Redo Hauptshammer, né dans un bordel de Vienne au moment où le XVIII<sup>e</sup> siècle agonisait, je ressentis en allant ensevelir ma femme par un matin glacial et découbris, dans ma nouvelle et modeste terre labourable, le cadavre de ce soldat congelé, qui me regardait, d'un œil imperturbable, comme s'il était mort au combat à l'instant même, en hôte inattendu du royaume des ombres, moi qui venais d'entrer dans celui de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse. La pelle à la main, je me souvins des paroles d'Altmayer : « Vous allez connaître bien des difficultés là-bas, au bord de l'Oder, car si vous creusez profondément, vous tomberez sûrement sur de l'eau », et je me rendis compte, dès mon deuxième jour dans l'Oderbruch, que sur ces terres ravagées par l'histoire, ce qu'on découvre dès qu'on creuse, ce sont de larges flots de sang.